

id.

inspirons *demain.*



La santé
au cœur
du territoire

04

inspirons *demain.*
le magazine des transitions
de l'Université de Lille

 Université
de Lille

inspirons demain.
le magazine des transitions
de l'Université de Lille

Éditeur :
Université de Lille,
42 rue Paul Duez – 59000 Lille
www.univ-lille.fr

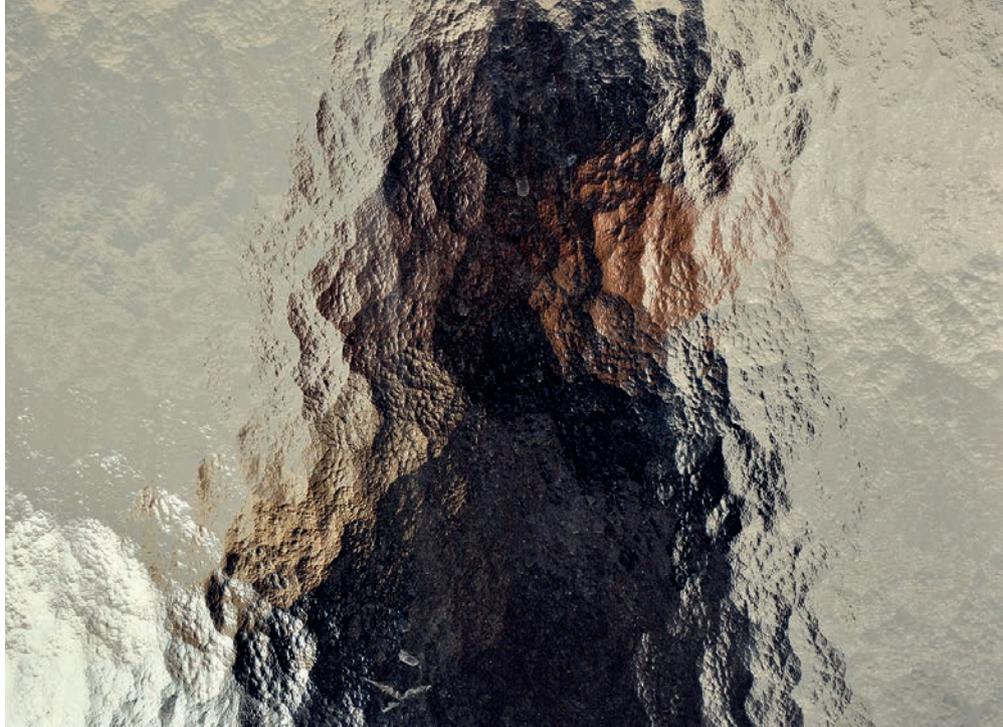
Directeur de la publication :
Régis Bordet
Président de l'Université de Lille
Directrice de la rédaction :
Géraldine Benjamin
Directrice de la communication
Rédacteur en chef :
Nicolas Constans
Directeur de la stratégie éditoriale
Journalistes-rédactrices :
Élodie Legrand
Chargée des relations presse scientifique
Inès Mortimer
Chargée des relations presse

Conception graphique
et mise en page :
Véronique Bavay
Designer graphique
Relecture orthographique :
Ana Cacheux
Photographies :
Alexandre Caffiaux (sauf mention contraire)
Photographe de l'Université de Lille.
Couverture © Adobe stock

Imprimeur :
Illico by l'Artésienne,
ZI de l'Alouette BP99 – 62802 Liévin

Dépôt légal : ISSN : 2968-4609
Date de parution : Juin 2024
Nombre d'exemplaires : 3500 exemplaires

Contact :
communication@univ-lille.fr



édito



4



Portrait de notre invité

Bertrand Monthubert,
une université inclusive
pour une société égalitaire



6



Dossier

La santé au cœur
du territoire



8



Actualités internationales



20



Plus que des étudiant·es
Emma Thoumazou,
une association au Togo

↓
22



Actualités des formations
↓
24



Dans les coulisses de l'université
À la poursuite
des livres migrants

↓
26



Le monde socio-économique
↓
30



L'éclairage de la recherche
↓
32



Culture
Se faire coacher
par l'Aéronef
↓
34



« *Dans notre région nous devons relever un véritable défi pour l'amélioration de la santé de nos concitoyens, défi que l'ARS ne peut pas relever seule tant les facteurs et les acteurs sont nombreux.* »

Le chiffre-clé :

33 000

*nouveaux cas de cancers
détectés chaque année*

La région des Hauts-de-France est la région française la plus touchée par le cancer avec un nombre de cas et un taux de mortalité supérieurs à la moyenne nationale.

édito

Si l'objectif ultime de l'agence régionale de santé est de faire progresser l'état de santé des populations, alors dans notre région, on ne peut être que frappé par l'ampleur de la tâche. Les écarts entre les moyennes nationales et régionales sur les indicateurs de santé sont significatifs : espérance de vie inférieure ; surmortalité par cancer ; surreprésentation des maladies cardio-vasculaires, du diabète, du surpoids et de l'obésité ; plus grand nombre de suicides en particulier chez les jeunes.

Dans notre région nous devons relever un véritable défi pour l'amélioration de la santé de nos concitoyens, défi que l'ARS ne peut pas relever seule tant les facteurs et les acteurs sont nombreux.

C'est dans cet esprit de collaboration que nous avons signé avec le président de l'université une convention de partenariat entre nos deux institutions, ce dont je me réjouis. Cette alliance renforcera nos capacités à développer des initiatives innovantes, avec pour objectif, de renforcer l'accès aux soins autour de cinq axes stratégiques ayant vocation à se traduire en actions très concrètes pour les cinq années à venir.

Je citerai, par exemple, la prévention et la promotion de la santé des 80 000 étudiants de l'université qui s'inscrit pleinement dans les priorités du projet régional de santé 2023-2028.

L'ARS accompagnera notamment de près la mise en place de l'opération « campus sans tabac¹ ».

Je me réjouis également de notre effort commun autour de la recherche, avec la mise en place d'une chaire santé (voir p.16), et de la formation des acteurs de santé qui permettront d'accompagner des professionnels dont les pratiques changent et qui ont besoin de nouveaux outils. L'ouverture vers les territoires (voir p.10-11) sera un levier majeur pour renforcer leur attractivité, cela se traduira par une présence plus forte des étudiants dans des zones fragiles mais aussi des enseignants, en renforçant les formations à l'encadrement de stage ou par le biais de programmes innovants d'universitarisation des territoires. ■



Hugo Gilardi,
Directeur général
de l'Agence Régionale
de Santé Hauts-de-France
(ARS)

¹ https://ufr3s.univ-lille.fr/fileufr3s/user_upload/ufr3s-actualites/2023/vie-de-campus/2023-12-05-CampusSansTabac.pdf



Bertrand Monthubert

« Une université inclusive pour une société égalitaire »



↑
Plus d'informations
sur AtypieFriendly.

Autisme, troubles du développement intellectuel ou de l'apprentissage, déficit de l'attention... Les troubles du neurodéveloppement concernent 1 personne sur 6. La question de leur accès à l'enseignement supérieur est primordiale pour Bertrand Monthubert, directeur du programme Atypie-Friendly, avec qui l'Université de Lille a signé une charte en novembre dernier.



Qu'est-ce qu'Atypie-Friendly ?

Depuis cinq ans, notre programme engage les universités à devenir inclusives vis-à-vis des étudiant·es autistes sans déficience intellectuelle. L'objectif est d'améliorer leur parcours dans l'enseignement supérieur et de les accompagner vers une insertion sociale et professionnelle. Aujourd'hui, le programme réunit une trentaine d'établissements partenaires en France qui apportent leur contribution et déploient les actions en interne. Il est inscrit depuis 2018 dans la Stratégie nationale pour l'autisme et les troubles du neurodéveloppement (TND) et sélectionné par le Programme investissements d'avenir (PIA).

Comment êtes-vous arrivé à diriger un programme tel qu'Atypie-Friendly ?

Mon parcours, c'est celui d'un mathématicien devenu président d'université, puis conseiller du secrétaire d'État en charge de l'Enseignement supérieur en 2015. La politique à l'époque était d'atteindre 60% d'une classe d'âge diplômée de l'enseignement supérieur, donc d'accueillir plus d'étudiant·es. Pour y arriver, il fallait donc s'intéresser à toutes celles et tous ceux qui n'accèdent pas à l'enseignement supérieur et comprendre pourquoi. Nous étions en train de réaliser le bilan du troisième plan autisme, et de dresser des perspectives en vue du quatrième. Ayant moi-même une personne de mon entourage qui est autiste, je me suis saisi de la question de l'inclusion de ces personnes neuroatypiques dans l'enseignement supérieur. Par la suite, j'ai quitté mes fonctions au cabinet et j'ai porté le projet devenu aujourd'hui Atypie-Friendly.

Comment avez-vous procédé ?

Ma conviction est restée la même depuis 2018 : on ne peut pas se contenter de mettre en place des actions génériques. Nous devons vraiment tenir compte des spécificités profondes de ces troubles. Notre idée a été de monter un réseau avec les universités qui développaient des outils, afin de les mutualiser et les mettre à disposition des établissements. Nous avons fait le constat que les personnes autistes devenaient plus visibles dans la société, y compris dans l'enseignement supérieur : nous nous sommes appuyés sur leur expérience de plus en plus exprimée, les difficultés qu'ils rencontrent, pour chercher des solutions.

Pourquoi est-il important que l'université soit inclusive ?

Il faut déjà comprendre que l'inclusion est une question de justice sociale, mais aussi qu'elle est une chance : prendre en compte la diversité de la population et la richesse associée est un élément fondamental dans le progrès de la société. Une société inclusive est une

société qui fonctionne mieux. C'est la même chose pour une université. Mais il ne suffit pas de déclarer qu'on est inclusif, il faut le devenir : c'est un processus. Il s'agit de comprendre en profondeur la diversité de notre population, ses besoins, ses ressources, tout ce que cette altérité peut apporter de meilleur pour notre société. Nous n'y sommes pas encore, nous en sommes même loin ! Il y a un vrai défi, une vraie transition.

« *Une société inclusive est une société qui fonctionne mieux, c'est la même chose pour une université.* »

Je fais souvent l'analogie avec la lutte contre le réchauffement climatique. Dans la transition pour une société plus égalitaire comme dans la sauvegarde de la planète, il y a des conditions qui sont nécessaires : une volonté politique et un développement des connaissances. On remarque déjà tellement de progrès. Régulièrement, des étudiant·es que nous accompagnons nous écrivent pour dire qu'ils ont un emploi, démarré un doctorat, obtenu une promotion... grâce aux actions que nous avons mises en place.

En quoi la signature de la charte par l'Université de Lille est importante ?

C'est un geste politique très fort de la part du Président et de son équipe, notamment les chargés de mission en charge du handicap, pour l'ensemble de votre communauté universitaire, étudiant·es, enseignant·es-chercheur·ses et personnels administratifs. Il va se traduire par des actions locales, des formations, des relations avec la Direction de la vie étudiante et le pôle Accompagnement individuel, Aide sociale et Handicap, pour améliorer encore l'accompagnement des personnes avec TND, qui existait déjà. Au moment de la signature, cela faisait plus d'un an que nous étions en contact avec les équipes de l'Université de Lille. Nous avons été marqués par une dimension du collectif dans votre université qui est extrêmement riche et source d'inspiration pour Atypie-Friendly. ■



au cœur de
la santé
et du
territoire



« **F**aire médecine »... Ce fut longtemps la voie universitaire qui semblait résumer l'engagement au service de la santé... Les temps ont changé et l'université s'est ouverte à l'ensemble des professionnel·les de santé qui bénéficient aujourd'hui de l'approche universitaire alliant formation et recherche.



Réuni en 2021 au sein de l'unité de formation et de recherche des sciences de la santé et du sport (UFR3S), le secteur de la santé s'est en effet considérablement ouvert aux besoins de la société – inégalités, déserts médicaux, transition écologique, etc. D'abord en adaptant constamment la formation, qui se fait désormais au contact de patients standardisés, de logiciels, d'environnements virtuels ou de mannequins dernier cri, et par une collaboration accrue des différents professionnels. Mais aussi, en animant une recherche de haut niveau qui prend à bras-le-corps les défis régionaux et nationaux et irrigue un écosystème lillois d'innovation en santé dynamique.

Une formation qui s'adapte

Une culture commune pour les formations en santé

↘ Mieux se connaître pour mieux travailler ensemble, tel est l'enjeu de fond qui mobilise depuis quelques années l'enseignement universitaire lillois autour des formations sanitaires et paramédicales.

Pandémie, vieillissement, accès aux soins... face à l'importance des enjeux et au manque récurrent de moyens dans le domaine de la santé, une réflexion a été lancée afin de revoir l'ensemble des formations sanitaires et leur articulation, pour un fonctionnement coordonné et plus efficace. L'idée : proposer à l'ensemble des professionnel·les un environnement de travail à la fois stimulant et rassurant, notamment grâce au développement de la recherche dans le domaine paramédical, et de la collaboration entre les différents métiers de la santé (« interprofessionnalité »). Décloisonner les formations, multiplier les enseignements mutualisés, proposer des montées en compétence pour certains métiers... autant de leviers pour mettre en place à terme une véritable culture commune à tous ces professionnels.



« De plus en plus, les enjeux de santé du territoire appellent à une réponse coordonnée de professionnels aux expertises complémentaires. C'est pour cela que nous avons réuni leur formation au sein de l'UFR3S, mais aussi pour porter celle-ci aux standards de qualité les plus hauts. »

DOMINIQUE LACROIX,
Doyen de l'unité de formation et de recherche Sciences de santé et du sport (UFR3S).

→ ÉLARGIR LES COMPÉTENCES DES SOIGNANTS

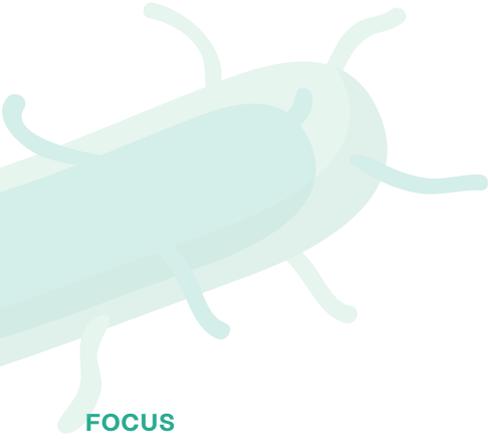
Depuis la loi de modernisation de notre système de santé (2016), certains métiers en tension (pharmaciennes et personnels infirmiers) peuvent monter en compétences, et exercer des missions jusque-là réservées aux médecins. À Lille depuis 4 ans, la formation d'infirmière en pratiques avancées (IPA) diplôme une soixantaine d'apprenant·es chaque année, pour se perfectionner dans cinq domaines, et les habilitant à poser des diagnostics permettant l'orientation thérapeutique et la réalisation de prescriptions.

→ FORMER PAR LA RECHERCHE

Historiquement réservée au milieu universitaire, la recherche s'étend aux sciences paramédicales. L'Université de Lille a ouvert en 2022 un diplôme d'université (DU) sur le sujet et commence à recruter des enseignants-chercheurs (un premier poste en sciences infirmières devrait être pourvu dès septembre).

→ « UNIVERSITARISER » LES FORMATIONS

Instituts, lycées professionnels, associations loi 1901, écoles hospitalières ou privées sous contrat... les établissements de formation en santé sont nombreux et hétérogènes, que ce soit en termes de statuts, de gouvernance, d'organisation mais également de financement. Cet environnement complexe limite les passerelles et la mobilité interprofessionnelle, mais également la libre circulation dans l'UE. Devant ce constat, la France affiche son souhait depuis 2018 d'un cadre national plus simple. Ce processus d'harmonisation et d'uniformisation est colossal et s'organise petit à petit grâce à une « universitarisation » des formations autour du schéma européen licence-master-doctorat (LMD), tout en gardant un ancrage territorial fort. Depuis 2012 à Lille, les instituts de formation en soins infirmiers (IFSI) sont ainsi conventionnés avec l'université, qui en héberge et/ou pilote progressivement des unités d'enseignements. À partir de 2025, elle diplômera les nouveaux étudiant·es infirmier·ères. « C'est un processus long, car entre les établissements certificateurs, financeurs, accréditeurs et formateurs, c'est un ménage à quatre qui doit s'accorder pour chaque formation » précise Sébastien Dharancy, vice-doyen Coordination pluriprofessionnelle et formations sanitaires à l'UFR3S. ■



FOCUS

● RECHERCHE ET FORMATION AU CŒUR DES TERRITOIRES

Dans les Hauts-de-France, il existe plus de 200 maisons de santé pluriprofessionnelles, qui rassemblent dans un même bâtiment plusieurs professionnel·les de santé (médecin, sage-femme, podologue, etc.). À Lille et Wattrelos, après un long processus, deux d'entre elles sont devenues « universitaires », leur permettant d'accueillir des activités de recherche et de formation. Par exemple, les étudiant·es en santé peuvent désormais y faire leur stage. Leurs professionnel·les y mènent également des recherches de terrain pour mieux connaître et améliorer l'état de santé de la population, et œuvrer à réduire les inégalités sociales et territoriales de santé. ■



↑ Des étudiant·es en santé, lors d'une journée de formation hors les murs (ici à Boulogne-sur-Mer).

Dans les « déserts médicaux », montrer qu'on ne s'installe jamais seul

↘ Pour la troisième année consécutive, l'unité de formation et de recherche des sciences de santé et du sport (UFR3S) propose une action en partenariat avec les communautés professionnelles territoriales de santé (CPTS[®]) afin d'encourager ses étudiant·es à s'installer sur les territoires en tension.

Après une première expérimentation sur Liévin en 2022, le dispositif « ImPACTS » a associé deux territoires supplémentaires : Maubeuge et Boulogne-sur-Mer en 2023. Cette année, l'université a accueilli, en ses murs, en juin, les professionnel·les de huit zones en tension, afin de sensibiliser les étudiant·es en santé à l'exercice pluriprofessionnel. L'objet de cette rencontre : provoquer les échanges, découvrir les compétences de chacun·e, et déconstruire certaines représentations. « *Il s'agit surtout de faire découvrir les initiatives portées par les territoires en matière de santé ainsi que montrer aux futur·es praticien·nes que leur exercice futur ne se fera pas seul, de façon à lever leurs éventuelles craintes à l'installation* » explique Thomas Morgenroth (UFR3S). 450 étudiant·es en médecine, pharmacie, odontologie et soins infirmiers en pratique avancée ont ainsi abordé en petits groupes des problématiques pluriprofessionnelles ciblées en lien avec les CPTS présentes, l'occasion d'échanger et de partager leurs réflexions sur ces thèmes. Une immersion dans les territoires est prévue dans un second temps sur la base du volontariat. ■

● Les CPTS regroupent les professionnel·es d'un même territoire qui souhaitent s'organiser autour de problématiques communes.

BRÈVE

● PATIENT STANDARDISÉ

● Afin de mieux préparer les futurs praticiens aux réalités du terrain, l'UFR3S fait appel à des volontaires jouant le rôle de patient ou de personnel soignant, suivant un scénario préétabli. Ces examens de mise en situation permettent d'estimer les savoirs, les savoir-faire ainsi que les savoir-être des étudiant·es, afin de valider leurs capacités à prendre en charge différentes pathologies ou situations cliniques. ■



Vous souhaitez vous porter volontaire, consultez :



Ouvrir les portes des formations de santé

↘ Auto-censure, peur de ne pas y arriver, méconnaissance des réformes..., nombreuses sont les problématiques qui peuvent dissuader les lycéen·nes d'entreprendre des études de santé. Heureusement, plusieurs dispositifs de l'université (à l'UFR3S) existent pour les aider.

« Beaucoup d'étudiant·es pensent qu'il faut passer par des prépas privées pour réussir leur première année » explique Léa Mockelyn, animatrice de communauté Corpus¹, « alors que l'Université de Lille propose une vraie panoplie d'outils ». C'est le cas du projet Corpus, par exemple, qui favorise l'accès aux études en santé à un public diversifié d'étudiant·es, y compris les moins favorisés. « De nombreuses ressources sont disponibles pour eux sur une plateforme en ligne alimentée par des tuteurs expérimentés que nous avons formés » raconte Léa Mockelyn.

¹ Communauté apprenante pour la réussite de son parcours universitaire en santé.

« Nous utilisons des moyens pédagogiques efficaces (remises à niveau, tests d'entraînement, vidéo interactives, etc.) » ajoute-t-elle. Enfin, la plateforme propose aussi des méthodes pour se former au travail universitaire (comment prendre des notes, s'exprimer à l'oral, etc.).

Le
chiffre
-clé :

38%

de boursiers dans les promotions d'étudiant·es en santé



↑ Présentation des dispositifs de tutorat aux étudiant·es à la rentrée.

En amont, l'UFR3S aide aussi les lycéennes et lycéens à se projeter dans des études vues encore trop souvent comme élitistes. Cette année, une trentaine de lycéen·nes ont réalisé une immersion de trois jours dans les facultés de santé, comportant des visites et un véritable cours d'anatomie. C'est l'une des actions du programme Cortex², la « cordée de la réussite » de l'UFR3S, qui vise à lutter contre l'autocensure et fait de l'orientation un levier d'égalité des chances.

Pour présenter ces études, une trentaine d'étudiant·es bénévoles interviennent dans les lycées des Hauts-de-France. « Nous sommes aussi présents lors de forums, journées portes ouvertes ou encore sur les salons de l'étudiant pour que les lycéens puissent nous poser directement leurs questions » précisent Honoré Roussel et Ewa Brzoska, vice-président·es 2023-2024 chargés·es de l'orientation des lycéens à l'association corporative des étudiants en médecine de Lille (ACEML). D'autant que certaines prépas privées profitent d'un manque d'information sur les nouvelles réformes des études de santé pour attirer les jeunes à suivre leur formation. « Avec les différentes réformes, raconte Honoré, on peut vite s'y perdre et il est essentiel d'être informé et rassuré, afin d'oser se lancer. » ■

² Cordée et tutorat d'excellence vers les études de santé.

FOCUS

- DES ÉQUIPEMENTS POUR MIEUX METTRE EN SITUATION LES ÉTUDIANTS

L'UFR3S dispose d'équipements expérientiels, au plus proche des pratiques métiers, pour former ses étudiant·es en santé. Parmi eux, le centre de simulation en santé (PRESAGE) accueille ainsi depuis 2013 pas moins de 5000 apprenant·es chaque année en médecine et formations paramédicales, mais également des professionnel·les de santé en formation continue. ■



Toutes les actualités du centre de simulation en santé Presage.



En 2020, l'UFR3S a également créé un laboratoire d'expérience immersive (Lexim), doté d'équipements en réalité virtuelle et augmentée notamment, afin de proposer des projets d'innovation pédagogique immersifs. ■

Plus d'informations sur Lexim.



La santé numérique déployée à grande échelle

- ↳ Doté de 3,8 millions d'euros, le « campus participatif en santé numérique du site universitaire de Lille » (Caps'UL[®]) est l'un des projets retenus par l'État pour porter sa stratégie d'accélération en santé numérique.

● Lauréat de l'appel à manifestation d'intérêt « Compétences et métiers d'avenir » (AMI CMA).
Durée : 2023-2027.
Plus d'informations : caps-ul.univ-lille.fr

Le premier axe du projet est de structurer l'offre de formation en santé numérique pour les futurs professionnels de santé. « Notre offre est riche mais hétérogène, explique Vincent Sobanski, porteur du projet (UFR3S). C'est pourquoi nous

sommes mobilisés pour identifier et rendre disponible le maximum de ressources pour la rentrée 2024. » Il s'agit d'une « massification » de la formation étendue en 1^{er} cycle à la plupart des professions (para-)médicales, en y intégrant le socle de compétences – cybersécurité, téléconsultation, IA, données de santé, robotique... – souhaité par l'État.

Le second volet va permettre aux étudiant·es de s'immerger dans leur futur exercice quotidien, en se formant aux logiciels professionnels (dossiers patients, messagerie sécurisée, régulation médicale du Samu, etc.), au sein d'une plateforme co-construite avec le CHU de Lille et l'Inria qui ouvrira avant fin 2024.

Pour le 3^e volet, ce sont des formations innovantes, qui répondent à des manques ou des besoins émergents. L'une, lancée en septembre 2023, sur l'ingénierie et santé avec Centrale Lille, a l'originalité de faire participer des professionnels hospitaliers, l'ARS, etc. à la formation des futurs ingénieurs. Une autre va former les concepteurs de logiciels en santé de demain. ■



À l'écoute des transitions

Un master pour des médicaments durables

↘ Une formation en anglais de très haut niveau pour une R&D écoresponsable.

Comment rendre la fabrication des médicaments plus sobre et moins polluante ? Des solutions existent, mais il manque encore des professionnels pour porter

ces enjeux dans les laboratoires pharmaceutiques. C'est pourquoi des enseignants-chercheurs lillois se sont associés

à trois universités étrangères¹ pour lancer le master S-Disco². Labellisé Erasmus Mundus fin 2021, il vient de recevoir un prix de la prestigieuse Société américaine de chimie.

¹ sustainabledrugdiscovery.eu

« Avec le vieillissement de la population, la consommation de médicaments va augmenter, et il faut se poser la question de la durabilité, souligne Christophe Furman, co-responsable lillois du master. Par exemple, diminuer l'utilisation de solvants toxiques, par la mise en œuvre de chimies vertes, ou à partir de molécules naturelles ou de biodéchets. »

« Nous formons les étudiants à limiter l'impact sur l'environnement de la recherche de molécules bioactives » ajoute Nicolas Willand, co-responsable lillois du master. Par exemple, en orientant numériquement la sélection de molécules les plus prometteuses afin de limiter le recours aux modèles animaux ». En outre, « maîtriser les besoins et les coûts, c'est faciliter l'accès à de nouveaux traitements, notamment dans les pays en voie de développement, pointe l'enseignant-chercheur. Nous formons aussi aux défis de demain – la résistance aux antibiotiques, la recrudescence des maladies parasitaires liée au dérèglement climatique...».

De fait, l'intérêt pour le master ne se dément pas. De 175 candidatures pour la 1^{re} année, on est passé à 700 pour la 3^e... avec des promotions de 20-30 étudiant-es internationaux « vraiment remarquables », se réjouit Nicolas Willand. ■

FOCUS

- **ENJEUX ÉCOLOGIQUES : UNE FORMATION POUR LES PROFESSIONNEL·LES DE SANTÉ**
- Lancé en février 2024, le diplôme universitaire (DU) Transformation écologique du système de santé a pour vocation de former les professionnels du domaine afin d'adapter leur structure aux changements environnementaux et d'envisager les actions nécessaires à l'atténuation de ces changements.

« Notre première promotion comporte 32 professionnel·les de santé de notre territoire, ayant l'objectif de découvrir les impacts des bouleversements environnementaux sur la santé et tenter d'y trouver des solutions », explique Julien Poissy, responsable pédagogique côté UFR3S. « Il s'agit de les faire monter en compétence, explique son homologue à Sciences Po Lille, Antoine Goxe, sur les questions de planification écologique, de transformation écologique des politiques publiques et des établissements » afin de mettre en place des bonnes pratiques, grâce à l'éclairage de conférenciers diversifiés et d'agences publiques (ARS, Ademe) avec des thèmes tels que l'éco-conception des soins ou encore la place du numérique dans la santé. ■

www.sciencespo-lille.eu/formation-continue/formations-longues/transformation-ecologique-du-systeme-de-sante

BRÈVE

- **À L'ORIGINE DE LA MALADIE DE CROHN**
- Maladie inflammatoire chronique de l'intestin, particulièrement douloureuse et invalidante, la maladie de Crohn touche 3 millions de personnes dans le monde. Ses causes, en partie génétiques, sont encore mal connues, mais des données enregistrées depuis 1992 par le CHU de Lille suggèrent une influence environnementale. Piloté par Annabelle Deram du laboratoire de génie civil et géo-environnement (LGCgE), le projet Crops financé par l'Agence nationale de recherche va explorer cette thèse. Les compositions de l'air, de l'eau et des sols sur ces territoires vont ainsi être analysées, ainsi que l'évolution de la maladie dans l'espace et le temps. ■

Santé en Hauts-de-France : la recherche mobilisée

Cancer : croiser les regards

↘ Inauguré en 2022, l'institut ONCOLille fédère les expertises de médecins, biologistes, psychologues, économistes, mathématiciens, physiciens... sur la recherche et la prise en charge des cancers. Illustration des bénéfices de cette interdisciplinarité avec un nouveau projet sur les tumeurs cérébrales de l'enfant.

Avec plus de 2000 nouveaux cas chaque année chez les enfants et adolescents, le cancer est la deuxième cause de décès entre 1 et 24 ans. Les principales tumeurs à cet âge touchent le cerveau, contre lesquelles vont se concentrer les forces de plusieurs équipes à Strasbourg, Nancy et Lille, au sein d'un vaste programme de recherche¹.

Celui-ci cherchera à comprendre pourquoi certaines de ces tumeurs résistent aux traitements, afin d'en développer de nouveaux. Il s'appuiera notamment sur l'expertise biologique et médicale à ONCOLille dans ce domaine, notamment au sein de l'équipe de Samuel Meignan, directeur de recherches au centre Oscar Lambret, qui travaille sur des tumeurs agressives et très résistantes aux traitements, comme le gliome infiltrant du tronc cérébral.

Un autre volet du projet, qui mobilise des chercheurs en management et en mathématiques, se penchera sur le parcours du patient, en développant un outil pour aider

les équipes soignantes à prendre les meilleures décisions. Par exemple, si elles se demandent si elles doivent transférer un enfant dans telle structure de convalescence ou dans tel parcours de suivi médical, quelle est la probabilité que celui-ci revienne très vite à l'hôpital, ou qu'il guérisse ? Pour cela, il s'agit, en utilisant des modèles mathématiques, de s'appuyer sur les données et le parcours de patients déjà pris en charge. « Analyser ces données de nature très différentes – âge, indice de masse corporelle, analyses biologiques, clichés d'IRM... – représente en soi un défi théorique, explique Sophie Dabo, professeure des universités en mathématiques appliquées. Mais une fois obtenue l'autorisation de les utiliser (ainsi que les parcours de patients-types), nous espérons parvenir à des résultats d'ici deux ans. »

Le projet va aussi travailler sur l'accompagnement psychologique des enfants atteints de cancer et de leurs parents. « Chez l'enfant, explique Kristopher Lamore, titulaire de la chaire de recherche en psycho-oncologie et recherche interventionnelle à l'Université de Lille, la spécificité est que ces cancers se soignent souvent bien mieux que chez l'adulte, mais qu'ils peuvent donner lieu à des séquelles souvent irréversibles : baisse de QI, désordres métaboliques pouvant entraîner une obésité, etc. »

La gravité de certaines séquelles peut être prévenue par un accompagnement à très long terme, mais pour d'autres, il faudra vivre avec. « Nous essayons d'amener les parents à faire le deuil de l'enfant qu'ils ont connu, explique Kristopher Lamore. Car on ne peut pas les laisser croire qu'à la guérison, tout va redevenir comme avant. » Il faut attendre le bon moment, lorsque le traitement s'avère efficace, par exemple, pour commencer à parler de l'après, et du suivi au long cours. Et ne pas non plus attendre trop longtemps, car les parents, qui habitent parfois très loin de l'hôpital, seront peut-être moins assidus si le traitement est un succès.

« Souvent, les adolescents redeviennent complètement dépendants de leurs parents au cours du traitement, arrêtent de voir leurs amis, parce qu'ils sont trop fatigués ou risquent des infections, etc., reprend Kristopher Lamore. Notre travail est de faire en sorte qu'ils continuent de se projeter dans l'avenir à l'issue du traitement, même s'ils ont des séquelles. » Travailler sur leur estime de soi, et leur montrer, ainsi qu'aux parents, tout ce qu'ils sont capables de faire, en ne mettant pas le curseur trop bas en termes d'autonomie. ■

¹ East North-Hematology Oncology PEdiatric – Social sciences, Microenvironment & multiomics Analyses in RadioTherapy resistance For Children Brain Tumors (EN-HOPE SMART4CBT). Natacha Entz-Werlé (Strasbourg) est la porteuse du projet.

Combattre l'obésité dès le plus jeune âge

↳ Réduire la proportion d'enfants obèses de 35 % dans les 10 prochaines années, tel est l'objectif ambitieux que s'est fixé le projet OBELISK, coordonné par une équipe lilloise en partenariat avec 10 pays européens. Un projet global qui cherche à la fois à mettre en lumière les causes de la maladie et à proposer des traitements, mais qui mise également sur la prévention.

Phénomène inquiétant : alors que le taux d'obésité a doublé chez les adultes les 30 dernières années, il a quadruplé chez les enfants et adolescents sur la même période. Or même si c'est loin d'être systématique, l'obésité infantile est largement prédictive de l'obésité à l'âge adulte. Outre les complications médicales qu'elle peut engendrer, elle peut aussi contribuer à des difficultés émotionnelles et psychologiques, d'où la nécessité de s'attaquer au problème dès l'enfance.

Lille à la pointe de la recherche sur l'obésité

Alors que les Hauts-de-France présentent un taux d'obésité supérieur à la moyenne française, la recherche sur ce thème a pris une place importante à Lille, notamment autour de l'institut européen de génomique du diabète (Egid). Reconnus internationalement, ses chercheurs font régulièrement d'importantes découvertes. Dernièrement, leurs travaux ont montré que certaines formes d'obésité sévères chez les enfants ont des origines génétiques spécifiques et ont identifié un médicament potentiel qui pourrait traiter ces formes d'obésité.

L'Europe en marche pour combattre l'obésité

En 2023, l'Europe a octroyé un financement de 12 M€ pour l'initiative OBELISK qui rassemble des experts de toute l'Europe afin de lutter contre l'obésité infantile. « *L'originalité de notre projet est qu'il met autour de la table l'ensemble des parties prenantes : familles, communautés scientifiques et médicales, écoles, municipalités, travailleurs sociaux et industries.* » précise Amélie Bonnefond, qui coordonne à Lille avec Philippe Froguel ce projet multifacette. Ce dernier vise à élucider les déterminants génétiques et environnementaux de l'obésité infantile et à tester l'efficacité de nouveaux traitements.

Il ambitionne également de développer des outils de prédiction et de tester des programmes innovants de prévention. À terme, des protocoles optimaux de prévention et de traitement devraient pouvoir être diffusés au niveau européen, dans le but de diminuer de 35 % le nombre d'enfants en surpoids devenant obèses à l'âge adulte. ■



Réduire les inégalités en santé

↳ La chaire pluridisciplinaire « Santé, vulnérabilité et territoires » explore les enjeux socio-politiques et géographiques de la santé dans les Hauts-de-France.

Notre région présente de fortes inégalités en matière d'accès à la santé, qui s'ancrent aussi bien dans l'histoire que dans des dynamiques contemporaines de transition économique, sociale et environnementale. Mise en place entre l'UFR3S et Sciences Po Lille, la chaire mobilise des équipes représentant la diversité disciplinaire du site lillois, aussi bien en sciences humaines et sociales – histoire, sociologie, économie, science politique, etc. – que dans le champ des sciences de la santé. En lien avec l'ARS Hauts-de-France, il s'agit de réfléchir à l'analyse des politiques publiques et dynamiques de notre territoire, afin de produire une recherche fondamentale et une expertise répondant aux besoins des institutions partenaires et de la société. L'automne 2024 marquera le lancement officiel de la chaire, coordonnée par Thomas Morgenroth, vice-doyen Territoire et partenariats de l'UFR3S, et Sandrine Lévêque, directrice adjointe et directrice de la recherche de Sciences Po Lille. ■

Maladies inflammatoires : un suivi national

↳ Lancé à Lille, le suivi de milliers de patients s'étend à toute la France. L'enjeu : des traitements et une prise en charge personnalisés.

Aujourd'hui, les maladies inflammatoires chroniques touchent 4 millions de personnes en France, et sont en progression constante. Elles affectent souvent des patients jeunes et bouleversent leur qualité de vie et leur situation professionnelle. Avec 400 000 patients, les Hauts-de-France sont l'une des régions les plus touchées.

Le projet fédératif hospitalo-universitaire (FHU) Precise¹ a commencé depuis 4 ans un portrait-robot extrêmement précis, année après année, d'un vaste échantillon de ces patients (un millier actuellement, en constante augmentation) : leur description clinique, leur environnement, leurs caractéristiques biologiques (gènes, métabolites, protéines, etc.). Il conserve ainsi leurs prélèvements biologiques (sérum, plasma, cellules, etc.), une précieuse banque de données pour la médecine d'aujourd'hui et de demain.

L'enjeu ? Proposer à terme un traitement personnalisé, en y repérant des groupes de patients similaires avec l'aide de l'intelligence artificielle et de l'analyse de leurs données biologiques. Mais aussi étudier la résistance au traitement, ainsi que les complications telles que la fibrose – qui peut détruire les organes touchés – ou encore les répercussions psychologiques et socio-économiques.

¹ « Santé de précision dans les maladies inflammatoires chroniques » (www.fhu-precise.fr), en synergie avec le contrat de plan État-région (CPER) Resist-Omics.

C'est Lille qui a fait le gros du travail, obtenant les autorisations initiales (Cnil, comité de protection des personnes...) et développant les procédures. Un effort aujourd'hui payant, qui lui permet d'élargir plus facilement la cohorte (aux enfants, à d'autres centres dans la région et au niveau national...).

« Aujourd'hui, nous nous étendons partout en France, indique David Launay, coordinateur du projet FHU Precise, à Paris, Bordeaux, Lyon... et bientôt à l'institut hospitalo-universitaire (IHU) de Montpellier sur les maladies auto-immunes », tout en suscitant l'intérêt de l'industrie pharmaceutique. Cette réunion d'expertises facilite aussi la prise en charge des cas les plus complexes, et la formation (étudiants, professionnels de santé, patients). ■

- Financement : 4 CHU (Amiens, Caen, Lille, Rouen), Université de Lille, Inserm
- Et l'avenir ? Un futur institut sur l'inflammation, l'immunité et l'infection (I4).

BRÈVE

- AMÉLIORER LE PRONOSTIC
- DES HÉMORRAGIES CÉRÉBRALES

Avec 3,5 millions de victimes dans le monde chaque année, l'hémorragie cérébrale est un AVC souvent très handicapant voire mortel, avec des impacts sociaux et économiques importants. Coordonné par Charlotte Cordonnier au CHU de Lille, le réseau hospitalo-universitaire (RHU) TIPITCH rassemble des experts en hématologie, neuroradiologie, recherche fondamentale, ainsi que des partenaires industriels, afin de développer des stratégies innovantes pour mieux prendre en charge cet AVC et réduire la mortalité précoce et la sévérité du handicap. ■



Innovation :

Les plaquettes sanguines pour soigner la maladie de Charcot

↘ Injecter des plaquettes sanguines dans le cerveau des patients, une voie prometteuse contre cette maladie incurable.

① Porteur : Université de Lille.
Partenaires : CHU Lille, Inserm, InVenis Biotherapies, INM, CHU Montpellier, EFS, ICM, Neuro TMULille, TMU, Lil'nCog. Cheffe de projet : Anne-Sophie Rolland.

« C'est une des pires maladies, lance le neuropharmacologue David Devos, coordinateur du projet de recherche hospitalo-universitaire en santé (RHU) Secret-Gift. ① *Sitôt diagnostiqué de sclérose latérale amyotro-*

phique (SLA) ②, vous savez que votre espérance de vie n'est en général que de quelques années. » La paralysie s'étend progressivement à tous les muscles et finit par affecter la fonction respiratoire, conduisant à la mort. Seul un traitement, le riluzole, parvient à retarder l'échéance de trois petits mois.

② Autre nom de la maladie de Charcot.

Frappé par la mort fulgurante d'une jeune femme de 28 ans, le Pr Devos a l'idée d'un traitement inhabituel : les plaquettes sanguines, dont il a appris les propriétés réparatrices par son voisin à Lille, Thierry Burnouf, un chercheur aujourd'hui professeur d'université à Taiwan. C'est le début d'une intense activité de recherche, qui montre notamment qu'elles protègent les neurones

et prolongent de 130 % l'espérance de vie de souris atteintes de SLA. Émerge alors l'idée de traiter des patients atteints de SLA en injectant des plaquettes dans leur cerveau, au moyen d'une pompe placée au niveau de l'abdomen. « *La mise en place de ces pompes pour la perfusion cérébrale est maîtrisée dans les grands centres hospitaliers* » précise-t-il.

Auparavant, il faudra passer une batterie de tests toxicologiques pour démontrer l'innocuité du traitement. C'est un des chantiers du RHU Secret-Gift, avec la détermination de la dose adéquate, ou encore la mise au point de procédés industriels de préparation des plaquettes, basés sur ceux brevetés par les chercheurs dans leurs laboratoires.

Dernier volet du projet, trouver des moyens (biomarqueurs, imagerie...) de suivre précisément l'évolution de la maladie et l'efficacité du traitement. Mais aussi lever des fonds pour leur startup, InVenis Biotherapies. « *On vise 2026 pour les tout premiers essais thérapeutiques* » indique David Devos. ■

Vers un diagnostic plus précis des troubles psychiatriques

↘ Un nouveau projet va utiliser l'intelligence artificielle pour un diagnostic objectif des troubles psychiatriques.

« *Nous cherchons à affiner notre manière de diagnostiquer les troubles psychiatriques, grâce à l'intelligence artificielle, en identifiant des marqueurs cliniques objectifs de ces troubles* » explique Fabien D'Hondt, maître de conférences en neurosciences. « *À terme, nous espérons prédire de manière plus fiable leur évolution, et ainsi contribuer à l'amélioration des stratégies thérapeutiques et de prévention.* »

Le projet, Calypso ①, se concentre actuellement sur deux troubles différents : la dépression et le trouble de stress post-traumatique. Pour la dépression, les études ont débuté : « *Nous avons rencontré 30 personnes lors*

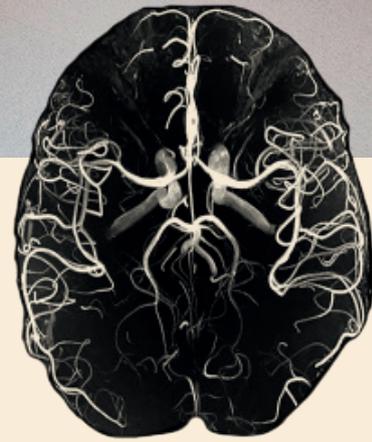
① Cross-Disciplinary Program (CDP) « Clinique et analyses psychiatriques objectives » (Calypso), financé pour 4 ans renouvelables, mené en collaboration avec Mohamed Daoudi (IMT Nord Europe).

un territoire à la pointe

d'entretiens filmés dont nous extrayons les données » explique Ali Amad, professeur des universités – praticien hospitalier en psychiatrie. Expressions du visage, démarche, tonalité de la voix... ces différentes données permettront de catégoriser les dépressions, qui présentent « *de nombreux profils différents* » précise Ali Amad.

« *Nous travaillons aussi sur des outils qui nous permettraient de mieux repérer les manifestations corporelles (rythme cardiaque, respiration...) au travers de la vision par ordinateur. Nous devrions pouvoir les expérimenter d'ici quelques mois* » explique Fabien D'Hondt. *Nous appliquerons ensuite ces différentes méthodes à l'étude des trajectoires de personnes ayant été confrontées à un événement potentiellement traumatique.* ■

L'IRM 7 Teslas sera également disponible pour des examens cliniques.



©Siemens Healthineers, 2021

↑
Visualisation de vaisseaux très fins grâce à l'IRM 7 Teslas.

BRÈVE

● IMAGERIE ULTRA PRÉCISE

- L'acquisition d'un IRM « 7 teslas » par le CHU de Lille va permettre des recherches beaucoup plus poussées, par exemple pour identifier les mécanismes de maladies neurologiques ou psychiatriques, d'Alzheimer, etc. L'analyse de ses images de très haute résolution par intelligence artificielle va aussi permettre d'améliorer les performances des IRM classiques (« 3 teslas »), dont les 26 présents dans les Hauts-de-France seront mis en réseau. À la clé : une base de données médicales uniforme, un diagnostic personnalisé et l'accès à une télé-expertise pour tous les patients des Hauts-de-France. ■

OPER ARIANES - Financiers : CHU Lille, État, Région Hauts-de-France, Europe, MEL, ARS, Inserm.

FOCUS

● ENTREPRENDRE EN SANTÉ

- Lancer une entreprise dans le domaine de la santé requiert des compétences à la fois scientifiques et entrepreneuriales parfois difficiles à concilier. Créé en 2019 en partenariat avec l'agence de développement économique Eurasanté, le diplôme universitaire « Health Entrepreneurship Program » propose aux scientifiques, chercheurs, entrepreneurs, et professionnels de santé, mais aussi plus récemment à des étudiant-es (du master au post-doctorat) un modèle de formation hybride, véritable lieu de rencontre et de partage autour de l'innovation en santé. ■



↑
Examen d'un cliché d'IRM.



Apprentissage des langues

Chaque année, le centre de langue de l'université (CLIL) forme pas moins de 250 stagiaires issus du privé et délivre plus de cent certifications en langue à des candidat-es issu-es d'entreprises ou de collectivités. La formation s'appuie sur une véritable expertise académique et scientifique, et propose un accompagnement à la carte.

Une offre compétitive et sur mesure

Ce sont huit personnes, dotées d'une solide expérience universitaire dans l'enseignement de 4 langues (anglais, allemand, néerlandais et espagnol – d'autres vont être bientôt proposées). Leur responsable, Chad Langford, tient à garder une équipe spécialement dédiée à la formation continue : « *Notre public est très spécifique, avec des motivations souvent bien différentes de celles des étudiants classiques, plus tournés vers l'obtention de leur diplôme* ». Département, banques, Pôle emploi... les clients externes sont très variés. « *Notre offre est très compétitive et n'a rien à envier au privé, d'autant qu'on peut, en plus, s'appuyer sur les dernières recherches en enseignement des langues* »¹ ajoute-t-il.

¹ menées au laboratoire Savoirs, textes, langage (STL).

le
chiffre
-clé :

8 000 h
d'enseignement
en formation
continue en langue
chaque année

Le catalogue affiche des formats très diversifiés, allant d'une journée à plusieurs semaines de cours, d'un enseignement très général à des ateliers plus spécialisés, d'un accompagnement en groupe à un cours particulier... « *Nous nous adaptons à la demande mais conseillons en général un format hybride, mixant à la fois des cours en présentiel et en distanciel, que ce soit synchrone ou asynchrone, ce dernier permettant aux stagiaires d'être plus libres et flexibles dans leurs agendas notamment.* » précise Chad Langford. Pour les cours en présentiel, les formateurs se déplacent chez les clients ou accueillent

COMMUNAUTÉ

→ Un réseau

dédié aux alumni internationaux

Avec plus de 150 nationalités l'Université de Lille attire plus de 8 000 étudiant-es du monde entier.

Elle favorise également les mobilités (stages ou doubles diplômes) pour encourager les carrières à l'international. Afin d'animer une communauté rassemblant ces 2 types d'ancien-nes étudiant-es, l'université a lancé le 15 mai le réseau University of Lille International Alumni Network (ULIAN). Ces alumni pourront bénéficier d'un accompagnement à la fin de la mobilité et participer à des événements dédiés, afin de faciliter les mises en contacts et d'échanger autour de retours d'expérience. ■

les stagiaires à l'université. Des espaces modernes et confortables (Lille Learning Lab) y permettent de multiples configurations et un aménagement optimisé pour du travail en petit groupe.

Des offres sur mesure

En plus d'un calendrier plutôt flexible, l'équipe est en mesure de faire du « sur mesure » afin de répondre à des demandes très spécifiques. C'est ainsi qu'elle a déjà travaillé avec les services des douanes par exemple. « Pour mieux comprendre leurs besoins, nous sommes allés jusqu'à accompagner les douaniers deux demi-journées sur un péage afin d'observer leur quotidien et les obstacles rencontrés » raconte Chad Langford. De même, le service est capable d'extraire un corpus de vocabulaire très spécialisé à partir de documents de travail transmis au préalable afin de proposer un accompagnement en adéquation totale avec les besoins des stagiaires.

Le centre de langues est également centre d'examens certifiants officiels, attestant du niveau en langue de ses stagiaires : TOEIC pour l'anglais, CLES pour l'allemand, l'espagnol et l'anglais, CNaVT pour le néerlandais et, pour l'allemand, toute la gamme des certifications du Goethe-Institut. Les formations certifiantes peuvent d'ailleurs être financées grâce au compte personnel de formation (CPF). Ayant rejoint le centre de langues en septembre 2023, la formation continue en langues va pouvoir désormais élargir son éventail, en s'appuyant sur la centaine de professeurs en langues rattachés au centre, avec des compétences dans 22 langues en tout. ■

Cours d'allemand en formation continue.



JULIEN MOREAU, employé à l'INSEE à Lille :

« C'est parce que je me sentais en difficulté pour accompagner une délégation étrangère dans le cadre de mon travail, mais aussi parce que j'avais été frustré par des échanges trop pauvres lors de vacances dans d'autres pays, que j'ai franchi le pas. J'ai commencé à prendre des cours hebdomadaires en groupe de niveau à l'université il y a 4 ans. C'est devenu un rendez-vous hebdomadaire que je ne raterais sous aucun prétexte. Les formateurs sont particulièrement pédagogues et utilisent des supports très diversifiés. Nous sommes une dizaine et ils parviennent à s'appuyer sur les points forts et faibles de chacun afin de faire progresser le groupe ensemble. Aujourd'hui j'ai acquis une aisance conversationnelle que je n'avais pas du tout avant et je me sens beaucoup plus confiant dans mes échanges avec d'éventuels collègues étrangers. » ■

PLUS QUE
DES ÉTUDIANT·ES



Emma

La solidarité sans

Thoumazou

frontières

Étudiante en troisième année d'orthophonie, Emma Thoumazou est membre du projet Noumama, qui œuvre à la prise en charge et à la sensibilisation au handicap au Togo.



C'est sur le littoral du Pays Basque, sa région d'origine, qu'Emma Thoumazou commence à s'intéresser à l'inclusion des personnes en situation de handicap, en devenant bénévole pour une association, Handiplage, qui facilite l'accès de ces derniers aux loisirs nautiques, notamment. « Grâce à mes études et mes expériences passées, j'ai développé un intérêt certain pour la sensibilisation au handicap, au bien-être et à la prise en compte des besoins et différences de l'autre » raconte Emma. Arrivée à Lille il y a trois ans pour ses études d'orthophonie, la jeune femme multiplie les engagements solidaires. Elle rejoint la Banque alimentaire, participant à la réception et la distribution de commandes, et s'implique dans une association, l'Afev, se rendant au domicile de familles en situation de précarité pour proposer activités et jeux à leurs enfants.

Elle croise alors la route de Noumama¹ lors d'une présentation en première année. Pensée à l'origine pour procurer des stages d'orthophonie au Togo, l'objectif de l'association étudiante a évolué pour épouser les besoins de leur principal partenaire sur place, ADS, une association togolaise spécialisée dans la prise en charge des personnes en situation de handicap. Des activités qui se déploient à travers des centres de rééducation, l'accueil d'enfants en situation de handicap et des actions de sensibilisation.

¹ Noumama est l'un des trois projets de solidarité internationale de l'association Étudiants lillois pour la solidarité et la communication ici et ailleurs (Elscia).

« Comme ils manquent de personnels l'été, nous assurons avec eux la prise en charge des enfants, explique Emma. Car il est essentiel pour eux de maintenir un suivi très régulier afin de ne pas atténuer les progrès réalisés dans l'année ». Sur place, les étudiantes organisent des activités manuelles et sportives afin de faire passer de bons moments aux enfants. La problématique majeure est l'inclusion des différents handicaps. « L'année dernière, sur une vingtaine d'enfants, les filles se sont occupées d'enfants atteints de trisomie 21, de surdité, de d ficiency intellectuelle ou encore d'infirmité motrice cérébrale. C'est un vrai défi de les divertir sans mettre d'enfant à l'écart » raconte Emma. Les étudiantes partent trois semaines, et travaillent aussi sur la sensibilisation. « Nous allons monter une exposition avec des œuvres réalisées par les enfants sur place. Elle restera en place dans leurs locaux et nous espérons qu'elle sera étoffée au fil des années », explique Emma.

« Monter un projet de solidarité internationale ne se résume pas à un simple séjour dans un autre pays, souligne-t-elle. C'est un processus qui demande une organisation rigoureuse avant, pendant et après ». Au sein de Noumama, elle est la responsable de projet, faisant le lien entre les différents partenaires, qu'ils soient en France ou au Togo. « Faire partie d'un projet tel que celui-ci, c'est l'occasion d'aborder des personnes et des situations que je n'aurais sûrement pas rencontrées autrement » indique-t-elle. Une aventure qui est d'abord collective, chacune des membres du projet touchant un peu à tout. « Nous sommes cinq, et malgré nos r les différents, nous nous entraignons sur tous les aspects. Il y a une vraie solidarité au sein du projet » complète-t-elle.



↑ Encadrement d'enfants lors d'un pr c dent séjour.

Elles peuvent en outre s'appuyer sur l'expérience des étudiantes déjà parties pour le Togo, comme Camille Detavernier, responsable de projet en 2023. « Nous leur avons transmis une liste d'entreprises et institutionnels à contacter pour récolter des fonds pour pouvoir partir, raconte Camille, ainsi qu'une série de notes que nous avons rédigées lorsque nous étions au Togo, afin qu'elles n'oublient rien lors de leur séjour. »

En attendant sa mission, prévue pour le mois de juillet, Emma imagine déjà l'impact de cette expérience dans sa vie future : « Mon parcours a parfois été ponctué de doutes et de remises en question. Je profite d'autant plus de ces moments de joie et de fierté lorsque les bonnes nouvelles arrivent. Ce projet influence profondément ma perception du travail, de mon métier et de mes études. » ■



FORMATION

→ *Les programmes gradués*
l'université formatrice au très
haut niveau

Focus sur la mise en place à Lille depuis cinq ans, de formations de très haut niveau alliant masters et doctorats.

Donner un coup d'accélérateur à l'attractivité internationale de la formation par la recherche : c'est la volonté de l'État depuis qu'il a lancé en 2019 un appel à projet sur ce thème, réservé aux meilleures universités. L'idée est de réunir des masters et doctorats de haut niveau, adossés à d'importants laboratoires, en facilitant l'accueil des étudiant-es étranger-es grâce à des bourses d'étude, afin de mettre en place un cercle vertueux : plus ces formations sont de haut niveau, plus elles attirent des étudiant-es impliqué-es, ce qui renforce leur qualité, etc.

Lauréate du projet, l'Université de Lille, avec ses partenaires, met en place des « programmes gradués » depuis 2020, avec le soutien de la métropole européenne de Lille (MEL). Ils se concentrent pour le moment sur les 4 points forts de sa recherche (les hubs), mais pourraient à l'avenir s'étendre à des questions émergentes plus spécifiques (transition énergétique, par ex.).

« L'interdisciplinarité doit faire partie du bagage de l'expert de demain, car plus personne ne travaillera seul. »

MARC LEFRANC,
Chargé de mission programmes gradués.

L'une des actions mises en œuvre est de « faire réfléchir ensemble ces étudiant-es de diverses disciplines à des questions transverses à leur thématique, parce que c'est souvent en croisant des expertises pointues qu'on peut surmonter les obstacles, explique Marc Lefranc, chargé de mission Programmes gradués. Par exemple la prise

de décisions dans des environnements incertains, ou la propagation des croyances sur les réseaux sociaux » pour ceux qui travaillent sur la société de l'information et la connaissance. Le programme finance également des thèses sur des problématiques interdisciplinaires.



↑
Rentrée d'un programme gradué de l'Université de Lille.

Pour former des cadres et chercheurs de haut niveau, il faut aussi que plus d'étudiant-es envisagent la thèse comme débouché – un continuum entre master et doctorat que les programmes gradués s'attachent à intensifier par un maximum d'échanges directs. « Une étudiante ou un étudiant en master a parfois plus de dispositions qu'il ne le pense pour faire une thèse, car cela ne mobilise pas les mêmes compétences, explique Marc Lefranc. Quoi de mieux qu'une rencontre avec un doctorant pour lui faire comprendre tout cela ? »

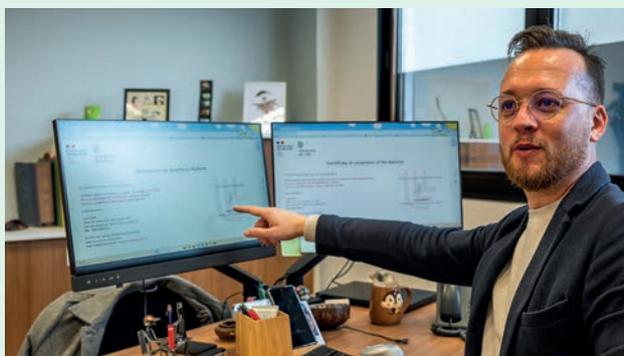
D'autant que la thèse ne mène pas qu'à des carrières académiques : elle forme des professionnels particulièrement adaptables, capables d'analyser les situations et de proposer des solutions appropriées, notamment en entreprise. Le dispositif « Cifre », permet d'ailleurs d'y faire sa thèse, avec le soutien financier de l'État. « Nous cherchons à les développer, pointe Marc Lefranc, en travaillant avec les chambres de commerce et d'industrie et d'autres partenaires, qui trouvent le dispositif intéressant pour aider les PME à mener des actions de R&D. » ■

DÉMATÉRIALISATION

→ Diplômes

l'université pionnière dans la dématérialisation

Dès cet été, l'Université de Lille délivrera à l'ensemble de ses diplômé-es dans la foulée des délibérations de jury une attestation numérique de réussite. Envoyée sous forme d'un lien sécurisé et infalsifiable, elle sera valable à vie et pourra être partagée et vérifiée facilement. Une première mondiale dans un monde académique encore très attaché aux supports papiers.



Chaque année en France, plusieurs millions d'attestations de réussite sont imprimées dans les établissements d'enseignement et envoyées à leurs diplômé-es, dans l'attente des diplômes papiers officiels (les « parchemins »), en général disponibles 6 mois après. Une charge de travail importante pour les services de scolarité, qui reçoivent aussi régulièrement des demandes de vérifications, de la part de recruteurs ou d'autres établissements. C'est notamment dans l'objectif d'alléger le quotidien de ses services que l'Université de Lille réfléchit depuis plusieurs années à la dématérialisation de sa diplomation. Une démarche qui s'est précipitée pendant le confinement, devant la difficulté rencontrée par certain-es étudiant-es à récupérer leurs documents.

Mieux que le papier

En partenariat avec l'entreprise BCdiploma, l'Université de Lille a ainsi développé Dem-Attest, une application informatique utilisant la technologie blockchain, qui permet de générer des liens numériques sécurisés, vérifiables et infalsifiables. Ces attestations sont bilingues et partageables aux recruteurs sous forme de lien ou de QR code sur les réseaux sociaux ou les CV. « Les destinataires du lien peuvent même vérifier eux-mêmes en un clic la validité du diplôme sur une interface dédiée. C'est donc au final bien mieux que le parchemin officiel ! » explique Perrine de Coëtlogon, référente Éducation ouverte et identité numérique à l'université, qui pilote la démarche.

Une dématérialisation qui fait des émules

Dès juin 2021, l'université a ainsi émis des attestations dématérialisées sur un échantillon test : les diplômés 2020 de son centre de langues. Les retours étant positifs, la démarche expérimentale a été étendue aux autres facultés, écoles, instituts, d'abord de manière rétrospective (un an après l'attestation papier). Désormais formés à l'outil, les services de scolarité devraient être en mesure de délivrer dès cet été, dans la foulée des délibérations, les attestations numériques pour tous les nouveaux diplômés de 2024.

Les attestations papier ne seront dès lors plus imprimées. « Nous sommes pionniers dans cette démarche de dématérialisation, souligne Perrine de Coëtlogon. Nous travaillons d'ailleurs à la diffusion de l'application Dem-Attest, qui intéresse plusieurs établissements, en France mais aussi à l'international. » ■

les chiffres

-clé : **60 000**
attestations
délivrées depuis 2021

133 000
consultations
des attestations

ANGLAIS

→ L'université mobilisée dans les écoles Lille, ville apprenante de l'Unesco

Parmi les actions phares de la première convention cadre signée par l'université avec la ville de Lille pour la période 2022-2026, le plan anglais lancé cette année a mobilisé pas moins de 37 étudiant-es de la faculté de langues (LCS). Après une journée de formation, ces derniers ont dispensé des cours d'anglais dans les écoles primaires de 10 quartiers sous des formats divers : clubs du midi, ateliers du soir ou du mercredi. Une belle action en faveur de l'apprentissage parmi d'autres que mène la ville de Lille avec l'ensemble de ses partenaires, et qui lui ont valu d'intégrer en février dernier le réseau mondial restreint des villes apprenantes de l'Unesco. ■



À la
poursuite
des livres

migrateurs

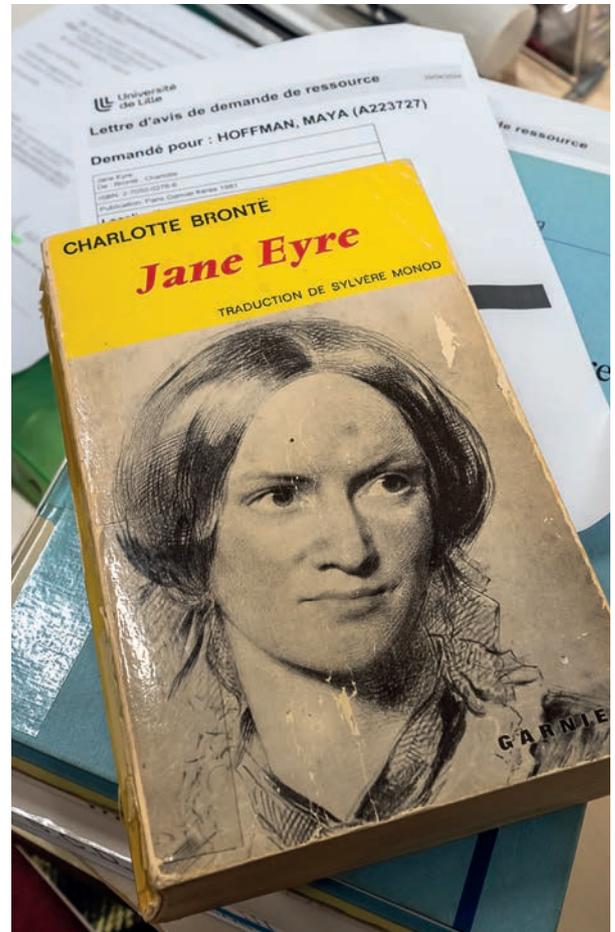
Comment fait-on lorsque l'immense bibliothèque du campus est fermée et que les livres sont stockés à plus de 150 kilomètres de là ? Plongée dans une organisation millimétrée qui fait en sorte que les usagers puissent continuer à emprunter les ouvrages dont ils ont besoin quotidiennement.

C'est le printemps, et en ce premier lundi des vacances, la bibliothèque provisoire brille au soleil.

L'ancien préfabriqué et son parking du campus Pont-de-Bois à Villeneuve d'Ascq ont été complètement réaménagés, avec des petits arbustes et des plantes, mais aussi des bancs pour se détendre pendant les pauses, ainsi que des parasols/parapluies pour s'abriter. À l'intérieur, les murs et les rayonnages refaits à neuf vont tenter de faire oublier aux étudiants la fermeture de l'icône « BU SHS » (sciences humaines et sociales) qui connaît sa grande rénovation et sera livrée complètement transformée en 2026.

C'est peu dire que cette rénovation était attendue. « *Je suis arrivé la bibliothèque en 1993, raconte Jean-Marc Wallaert, ancien magasinier devenu responsable du suivi des collections, et deux ans plus tard, a été lancé un premier projet de rénovation, alors que la bibliothèque n'était âgée que de 20 ans !* » Mais le chantier, colossal – transformation, désamiantage, rénovation énergétique... sur plus de 17 000 m² – n'a pu se faire qu'en réunissant les financements nécessaires avec l'État, la région Hauts-de-France et la métropole européenne de Lille.

Il a alors fallu organiser la vie sans l'énorme bâtiment, cœur battant du campus. D'abord, trouver où stocker les 18 km-linéaires d'ouvrages conservés dans l'ancien magasin de stockage ou « silo » de la BU, soit environ 650 000 ouvrages et périodiques. Louer un hangar ou un entrepôt aurait demandé un aménagement complet et coûteux, et n'aurait pas permis de garantir les conditions de température et d'hygrométrie nécessaires à la bonne conservation des livres. Le choix s'est porté sur l'ancien silo de conservation des archives départementales de l'Aisne à Laon, alors récemment libéré, qui disposait de tout l'aménagement nécessaire.



Mais désormais, que se passe-t-il quand un usager demande un livre ? »

C'est ce qu'est venue découvrir Maya Hoffman, jeune étudiante d'une formation inédite en France, qui marie l'étude des sciences de l'Antiquité à celles de l'information et du document¹. Passionnée par le métier de bibliothécaire, Maya saisit ainsi l'occasion d'en découvrir un peu mieux les arcanes.

Pour l'heure, il s'agit de demander un livre dans le catalogue, de la BU provisoire, depuis un des ordinateurs. Ce sera *Jane Eyre*, le classique de l'écrivaine anglaise du XIX^e siècle Charlotte Brontë. Maya le cherche dans le catalogue, et en quelques clics envoie sa demande. Quelques mètres plus loin, dans les bureaux de la bibliothèque, celle-ci est imprimée et ajoutée à celles des jours précédents : 110 au total (en général 150 à 160 pour les périodes plus chargées). →

¹ La licence Lettres, parcours Humanités sciences de l'information <https://www.univ-lille.fr/formations/fr-00002166>



↑
 Vue de l'ancien silo des archives de l'Aisne qui accueille les collections de la BU SHS.

→ Toutes les demandes arrivent alors entre les mains d'Olivier et Benoît, chargés ce matin-là d'aller à Laon. Au départ du campus, ils les classent scrupuleusement selon les magasins, c'est-à-dire les différentes sections du bâtiment. Ils les embarquent et chargent des caisses noires empilables contenant les livres qui retournent à Laon. Une grosse journée de manutention les attendant, ils font bien attention à protéger leur dos. « *Benoît et moi, on a notre méthode, lance Olivier. On soulève ensemble chacune des caisses* » pour les poser sur le plateau mobile du coffre du véhicule. « *Elles ont toutes un repère, pour éviter de trop les charger* », ajoute Jean-Marc Wallaert.

« *L'énorme parallélépipède de béton en impose, avec ses six étages et douze magasins.* »

« Pendant le déménagement, aucun ouvrage n'a été indisponible plus de deux jours. »

JEAN-MARC WALLAERT,
 Responsable du suivi des collections.



↑
 Benoît et Olivier chargent dans la navette les caisses de livres qui retournent à Laon. Les navettes partent les lundis et les mercredis.

1h40 de route plus tard – en fait pas loin de 2h en comptant le déchargement –, ils arrivent à Laon. L'énorme parallélépipède de béton en impose, avec ses six étages et douze magasins de livres. À l'intérieur, c'est le silence. Personne d'autre que Benoît et Olivier, qui s'empressent de préclasser les livres à remettre en rayon. Leur seule hantise ? Être coincé dans l'ascenseur ! « *Le technicien arrive très vite* », rassure Jean-Marc Wallaert. L'après-midi, ils se dépêchent de remettre en rayonnage les livres qui reviennent, et de trouver ceux qui repartent. Puis c'est le retour. « *C'est fatiguant, reconnaît Benoît, mais on aime bien cette parenthèse, la route à travers les champs en arrivant à Laon. Et avec Olivier, on s'entend bien, le trajet nous permet de vraiment discuter.* »

« Mais est-ce que la situation avec la bibliothèque provisoire ne rend-elle pas un peu plus compliqué votre travail ? » s'interroge Maya. « Bien sûr, répond Jean-Marc Wallaert, la distance rend tout plus complexe ». Par exemple, pour gagner de la place afin de mettre plus de livres par étagère, ils essaient actuellement de regrouper les grands formats. Ce qui nécessite de les rassembler et de modifier leur cote, d'où pas mal d'allers-retours avec Laon. « Mais les personnels aiment bien la bibliothèque provisoire, reprend Jean-Marc Wallaert, ils la trouvent en général plus conviviale et chaleureuse que l'ancien bâtiment. »

« Et le déménagement, demande Maya, comment cela s'est-il passé ? » Il a d'abord fallu de longs mois de préparation. Puis le déménagement proprement dit, une fourmilière incessante avec un ou deux camions partant chaque jour pour Laon, pendant sept à huit semaines. L'organisation préparée par l'équipe est millimétrée, avec un circuit à suivre et des affichettes à toutes les étapes avec les instructions pour l'entreprise de déménagement. « Ils n'ont fait qu'un oubli, se rappelle Jean-Marc Wallaert, d'un ensemble de rayonnages (un "épi"), mais il a fallu réagir très vite : comme ils avançaient rapidement et rangeaient les livres à la suite dans l'ordre des cotes, ils risquaient d'avoir à tout décaler. »

Pendant cette période intense, le prêt de livres n'a jamais été interrompu. « Aucun ouvrage n'était indisponible plus de deux jours », se remémore Jean-Marc Wallaert. Les équipes de la bibliothèque se sont mobilisées pour assurer la continuité de service. La navette avait alors déjà commencé ses allers-retours, et il leur fallait parfois récupérer des ouvrages entre les déménageurs, pour les amener à un lecteur qui en avait besoin.



↑
Maya devant les locaux de la BU SHS.

Le lundi soir, un peu fourbus, Olivier et Benoît ont déposé leur chargement de livres. En général, les équipes les scannent dès l'arrivée, pour que les plus impatientes puissent passer les prendre. *Jane Eyre* est bien là, et Jean-Marc Wallaert scanne le livre en le posant sur une petite plate-forme noire transparente. Et... ça ne marche pas. « Il n'a pas encore de puce RFID », explique-t-il sans se démonter, lui en collant une sur-le-champ puis scannant l'ouvrage. Presque instantanément, Maya reçoit un mail l'informant de la disponibilité du livre. Ne reste plus qu'à le récupérer, et le scanner à son tour pour signaler à la bibliothèque qu'elle l'a bien en main... et ne pas biper à la sortie ! ■

BU SHS

RÉNOVÉE!

Plus de lumière, une consommation énergétique réduite de 60 %, des lieux pour des expositions, pour la recherche ou l'innovation pédagogique, une cafétéria... : découvrez la future bibliothèque rénovée qui ouvrira en 2026.



←
Plus d'informations.



© Carta - Reichen et Robert Associés / Kaupunki perspective

↑
La Place et le « Quartier Libre ».

→
Fouilles archéologiques
par une équipe de l'Inrap.

FORMATION CONTINUE

→ Des professionnels pour *les services publics archéologiques* et les entreprises.

Un nouveau diplôme de formation continue forme à l'archéologie des pratiques funéraires dans le public et le privé.

En France, depuis 2001, tout chantier peut donner lieu, si les services de l'État le décident, à vérifier la présence de vestiges archéologiques (« diagnostic ») voire à lancer des fouilles. Depuis une vingtaine d'années s'est donc constitué un nouveau secteur professionnel, avec à la fois des opérateurs publics – le plus connu et le plus important étant l'Institut national de recherches en archéologie préventives (Inrap), avec également des services archéologiques de collectivités territoriales – mais aussi privés – Antea, Archéopole, Archeodunum, Eveha, etc.

Ces opérateurs emploient divers professionnels, spécialistes des métaux, des restes d'animaux, des pollens, du bois, des céramiques, etc. Certains, parfois appelés « archéo-thanatologues », s'occupent des sépultures, un domaine très vaste car les pratiques funéraires et les squelettes sont souvent riches d'enseignement sur les sociétés et les populations du passé.

Longtemps agent de l'Inrap et spécialiste de la période romaine, Frédérique Blaizot a été nommée en 2022 professeure à l'Université de Lille, avec dans ses cartons un projet de diplôme en formation continue d'archéoethnologie. « *Pour bien faire, un spécialiste du domaine funéraire doit se former dans deux cursus, l'archéologie d'une part, et l'anthropologie biologique d'autre part,*



© Frédérique Blaizot

explique-t-elle. C'est ce que j'ai fait mais c'est très long, et le plus souvent les jeunes qui arrivent sur le terrain n'ont suivi qu'un des deux cursus et se forment au reste, tant bien que mal, sur le tas. »

C'est pourquoi elle vient de lancer ce diplôme universitaire¹, une première en France. Cette formation, qui rassemble les meilleurs spécialistes français n'a en effet pas d'équivalent ailleurs. Logiquement, cette spécificité a un coût. Assumés, pour les archéologues en poste, par les structures qui les emploient, ces frais sont en revanche un investissement sur l'avenir significatif pour les jeunes diplômés en contrats courts, « *qui y voient une opportunité unique de se stabiliser en acquérant une compétence rare sur le marché* ». Malgré une demande de plus en plus forte, y compris à l'étranger, la capacité d'accueil du diplôme – onze personnes pour cette première promotion – ne devrait pas augmenter au-delà de quinze étudiant-es, pour maintenir un encadrement de qualité. ■

¹ <https://humanites.univ-lille.fr/histoire-art/diplome-universitaire-maitriser-et-appliquer-les-protocoles-en-archeothnologie-mapa>

ALUMNI

→ Travaux publics

Un métier de femme ?

Diplômée de Polytech Lille en 2021, Bettina Benoist est conductrice de travaux chez Freyssinet, une référence mondiale du groupe Vinci basée à Haubourdin, spécialisée dans la construction et la réparation de structures. En tant qu'ingénieure travaux en génie civil, elle exerce un métier complet intégrant une partie sur chantier, où les femmes trouvent doucement leur place.



Bettina Benoist, conductrice de travaux, Freyssinet.

Comment se sont passées vos études à Lille ?

Je suis arrivée à Lille en 2018 après une prépa intégrée à Nantes dont je suis originaire. Intégrant une spécialité génie civil réputée masculine, je m'attendais à moins de filles, or nous représentons un quart de la promo. Même si notre vie étudiante était très concentrée sur l'école, j'ai régulièrement participé à la vie de campus à Cité scientifique, que ce soit en me rendant à la bibliothèque universitaire ou à la maison des étudiants ou en utilisant les infrastructures sportives. J'en garde un très bon souvenir !

Votre métier est-il plus compliqué à exercer quand on est une femme ?

Mon activité est très complète, elle va de la préparation administrative d'un chantier, au contrôle après sa réception en passant par le pilotage d'études et la gestion d'équipes pendant les travaux. Je suis plusieurs chantiers en parallèle et passe 2 ou 3 jours par semaine sur le terrain. Pour exercer ce métier, il faut être organisé, polyvalent et avoir des connaissances techniques, ce n'est donc pas plus une affaire d'homme que de femme. C'est plutôt mon inexpérience qui m'a un peu gênée au départ. On a beau avoir des bases théoriques solides et quelques stages terrain à notre actif à la sortie d'école, il nous manque parfois quelques connaissances sur le plan technique ou en management, mais j'ai depuis beaucoup appris sur le terrain. Dans le rapport aux équipes et aux hommes en particulier, on a parfois droit à des remarques déplacées en tant que jeune femme. Je pense avoir réussi à me faire ma place mais ce n'est pas toujours facile de trouver le juste milieu, sans être trop rigide et se mettre à dos des collègues, ni être trop laxiste.

Avez-vous gardé des liens avec l'université ?

Depuis mon arrivée chez Freyssinet, nous participons régulièrement aux forums Open'Stages. Nous avons d'ailleurs récemment embauché une de nos stagiaires qui venait également de Polytech. J'interviens aussi parfois auprès des élèves de l'école à la demande de certains professeurs. Je suis également investie dans l'association « Elles bougent » qui vise à déconstruire les stéréotypes et met en avant auprès des jeunes filles les carrières techniques et en ingénierie. J'ai moi-même croisé étant plus jeune des personnes qui ont tenté de me dissuader de m'orienter vers ces filières et c'est un combat qui me tient à cœur aujourd'hui. Je participe notamment dans ce cadre au challenge Innovatech 100 % féminin, en coachant des équipes de lycéennes et étudiantes autour de projets d'innovation technique. ■



Élodie Lecuppre-Desjardin, une historienne à la poursuite du présent

La médiéviste coordonne avec des collègues suisses un important projet qui vise à comprendre ce qu'était le présent pour les populations de l'Europe du Nord-Ouest au Moyen Âge.

Formée à Lille, Gand et à la Sorbonne, c'est l'approche originale, esthétique et sensible de l'historien néerlandais Johan Huizinga, notamment, qui pousse Élodie Lecuppre-Desjardin¹ vers la recherche en histoire. Passionnée par les terres du nord, elle se penche sur les Pays-Bas bourguignons, qui voient au XIV-XV^e siècles, les ducs de Bourgogne s'étendre et régner sur un territoire assez considérable, des Pays-Bas à Mâcon... ce qui va les confronter à la culture politique, farouchement indépendante, des villes du Nord.

¹ Faculté des humanités, institut de recherches historiques du Septentrion (Irhis).

Ces réactions à la nouveauté politique ont été longuement étudiées par l'historienne. Ce qui va l'amener à s'intéresser aux rapports qu'entretiennent les populations du Moyen Âge à la situation présente. Elle rejoint ainsi trois collègues suisses, Jan Blanc, Thalia Brero et Estelle Doudet pour lancer un vaste programme de recherche².

² *Capturing the Present in Northwestern Europe (1348-1648): A cultural History of Present Before the Age of Presentism (1348-1648)* un projet de 3 M€ financés par le Fonds national suisse, avec deux universités, Lausanne et Neuchâtel.

« Le présent a toujours existé pour les populations anciennes, souligne Élodie Lecuppre-Desjardin. Mais avant, réformer était surtout relancer un cycle, renouer avec quelque chose de perdu. » Jusqu'ici, plusieurs auteurs estimaient que l'attention au présent n'arrivait véritablement qu'avec la période industrielle. « Notre hypothèse est que cela survient dès le Moyen Âge, dans l'Europe du Nord-ouest » indique l'historienne. La renaissance italienne est différente : il s'agit encore de revenir au passé, à la pureté de la langue latine.

La culture marchande propre à l'Europe du Nord-Ouest, qui cultive le goût de l'éphémère et des traditions festives, semble avoir nourri une réaction particulière face à l'urgence du moment. Avec la



Grande Peste, en effet, le présent paraît s'imposer à ces populations et les obliger à se repositionner. Bien loin d'être épargnée par la maladie, comme l'ont longtemps cru les historiens, « la Flandre a en fait fortement réagi pour maintenir son activité économique, recrutant rapidement des remplaçants, ou contraignant certains à rester en poste. »

« Au XIV-XV^e siècle, remarque-t-elle, le présent commence à s'inviter dans les textes, à travers des termes comme "contemporain", "époque", etc. ». En Flandre, par exemple, un personnage de théâtre appelé « Le Temps de maintenant » (Tyt van Nu) en incarne les vicissitudes.

Le projet tentera aussi d'approcher ce que pouvait être le présent pour des populations sans notion de la minute ou de la seconde. « Lieux et événements étaient probablement intimement liés » reprend l'historienne, qui croisera les regards des habitants sur le retentissement des événements. D'autres dimensions politiques seront étudiées comme l'intensification de la circulation de l'information, ou la dilatation des espaces (ville, empire, etc.).

L'enseignement et la médiation de ces recherches, que l'historienne est attachée à faire évoluer, ne sera pas oubliée, avec notamment des contenus pédagogiques pour les collèges et lycées, sur les expériences du présent de soldats, peintres, etc. ■

Des labos au terrain, la boutique des sciences *fait le lien*

La boutique des sciences de l'université a accompagné une association dans son projet d'ouverture d'un lieu de culture scientifique, qui ouvrira dans le bassin minier en 2026.

Née de la volonté d'ancien·nes de Metaleurop [fonderie dont la fermeture brutale en 2003 avait provoqué un long conflit social] de ne pas voir disparaître leurs savoir-faire, l'association Aced Metallia porte un projet d'éducation permanente pour valoriser le patrimoine industriel du bassin minier. Sans local adapté à l'accueil du public, elle organise des ateliers et expositions nomades.

Début 2023, elle contacte la boutique des sciences pour savoir comment vulgariser au mieux ses messages. Mais la promesse de la mise à disposition d'un nouveau local fait finalement évoluer la demande. *« Bien que convaincus qu'un lieu de culture scientifique et technique dans le " désert culturel " du bassin minier avait du sens, il était nécessaire d'aller à la rencontre des habitants afin de recueillir leurs attentes précises. »* raconte Amr Abbas, chargé de mission de l'association.

Des demandes *variées*

Depuis 2019, la boutique des sciences favorise le dialogue entre la société civile et les chercheurs. *« Nous recevons chaque année une quinzaine de demandes, avec à chaque fois un important travail à effectuer avec les porteurs afin de mieux cerner leurs besoins et les orienter vers la bonne discipline »* explique Florence Ienna, responsable de la recherche participative. En découlent des sujets de stages de master, diffusés ensuite aux laboratoires lillois. Très diversifiés, ils vont de l'histoire à la psychologie, en passant par l'art, la géographie ou la sociologie... La majeure partie des demandes touchent aux sciences humaines et sociales, car elles sont souvent liées à des freins humains. ■

C'est ainsi que la boutique des sciences permet à Aced Metallia d'accueillir pendant 4 mois un étudiant de master, rattaché au centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques (Clersé). Ensemble, ils rédigent un questionnaire pour la cible la plus compliquée à mobiliser : les adolescent·es. Cette étude de terrain permet de dégager des tendances et pistes de développement. Elle pointe notamment l'importance du vocabulaire à employer.

« L'usage du mot "scientifique" par exemple est étonnamment rédhibitoire et provoque le rejet. »

AMR ABBAS,
Chargé de mission de l'association.

Les jeunes semblent plus intéressés par des animations « décalées », sans lien direct avec la culture ou les sciences. La centaine d'entretiens menés auprès des jeunes et leurs parents a également pointé le besoin essentiel d'une ouverture le dimanche.

Aujourd'hui les travaux ont commencé afin d'aménager les espaces : un lieu de ressources (bibliothèque, etc.), un écomusée, un espace artistique autour du métal, un jardin pédagogique et même un mini-golf avec un parcours présentant les lieux et métiers emblématiques de la fonderie. Rendez-vous pour l'ouverture en 2026 à Courcelles-lès-Lens ! ■



→
Plus d'informations sur
la boutique des sciences.



*Zoé, Willy,
Valentine,
Carlos, Ruby,
Kirsan...*

Coaché-es par **L'Aéro**

Vingt étudiantes et étudiants prometteurs ont été sélectionnés et préparés pour jouer sur la prestigieuse scène de l'Aéronef, le temps d'un concert grandeur nature le 6 février dernier.

Repérer des talents

Inspiré de l'Aéro teenage tour dans les lycées de la région, le dispositif Aéro campus tour financé par la direction Culture de l'université propose depuis deux ans un parcours en 3 temps. D'abord une phase de repérage, avec des auditions lors de scènes ouvertes sur différents campus où la présentation est libre. Le jury sélectionne ensuite une vingtaine de jeunes musicien·nes, dans le but de les réunir ensuite le temps d'une résidence de trois jours et d'un concert éphémère de clôture à l'Aéronef, salle emblématique de la métropole lilloise.

« Chaque année c'est un plaisir de découvrir de nouvelles personnalités, de nouvelles voix. » précise Marcus Carbon qui coordonne l'action côté Aéro.

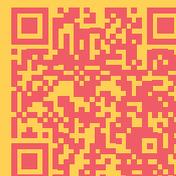
Des profils multiples

Nul besoin d'être un·e musicien·ne chevronné·e pour participer. Si Ruby, en master de communication, a présenté une composition personnelle et baigne depuis toute jeune dans la musique, Kirsan, en licence de langue, s'est mis à la guitare il y a un an à peine, sans connaître le solfège. La musique a cependant immédiatement pris une place importante dans sa vie et il pense aujourd'hui très sérieusement travailler plus tard dans ce domaine. « Les profils sont très différents mais pour la plupart c'est la première fois qu'ils se produisent devant un public, qui plus est sur une si grande scène » précise Marcus Carbon.

Une programmation collaborative

Les 26 chansons choisies pour le concert ont été sélectionnées parmi les 130 suggestions des participants. « Nous avons juste pour règle de ne pas rejouer un morceau qui a déjà été joué lors des précédentes éditions. Pour le reste, les propositions sont très hétéroclites voire parfois étonnantes. L'an dernier, un étudiant a même fait une reprise très personnelle des Sardines de Patrick Sébastien et c'était vraiment bien ! » raconte Marcus. L'équipe fait en sorte que tout le monde trouve sa place en fonction de ses envies, certains pouvant jouer les propositions des autres pour s'essayer à d'autres univers musicaux. Chacun passe à minima deux fois sur scène, mais parfois beaucoup plus (six fois pour Ruby et Kirsan).

Le résultat est chaque année impressionnant. Pendant pas moins de 2h30, les jeunes ont enflammé la scène tel·les de véritables professionnel·les, une expérience unique face à un public familial et bienveillant.



Revivez le concert complet.



#ULILE



photo



Faire du sport et se cultiver en découvrant les Hauts-de-France, c'est l'équation simple et totalement gratuite proposée aux étudiantes et étudiants de l'université depuis cinq ans avec l'opération « Sport & patrimoine ». Cette année, du 22 au 24 mai, ils ont eu l'embaras du choix, passant du littoral dunkerquois au bassin minier, du char à voile au yoga, dansant à Roubaix, courant sur les terrils, ou explorant le street art. Une invitation à aller bien au-delà des murs de leurs campus proposée par le service universitaire des activités physiques et sportives (Suaps).